

**Gustave Kahn. Un écrivain engagé, sous la direction de
Françoise Lucbert et Richard Shryock, Archives juives.
Revue d'histoire des Juifs de France, 47/2**

Yves Chevrefils Desbiolles

► **To cite this version:**

Yves Chevrefils Desbiolles. Gustave Kahn. Un écrivain engagé, sous la direction de Françoise Lucbert et Richard Shryock, Archives juives. Revue d'histoire des Juifs de France, 47/2. 2014, pp.144-148. hal-03183614

HAL Id: hal-03183614

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-03183614>

Submitted on 7 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gustave Kahn. Un écrivain engagé, sous la direction de Françoise Lucbert et Richard Shryock, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2013, 291 p. + 17 p. d'illustrations autour de l'exposition *Gustave Kahn. Écrivain symboliste et critique d'art*, Musée d'art et d'histoire du judaïsme (2006).

Par Yves Chevrefils Desbiolles

« Qui méprise la peinture, n'aime pas la vérité ». Cette maxime de Philostrate si souvent citée dans la littérature humaniste résonne avec une nouvelle intensité chez le moderne Gustave Kahn : qui mépriserait la poésie, les arts plastiques, le théâtre, la musique, « l'esthétique de la rue¹ » (l'affiche, et les fêtes urbaines aménagées par des muralistes et des décorateurs), ne serait pas un ami de la vérité du monde. Pour Gustave Kahn, loin d'être le simple reflet de la société, l'art serait plutôt un cadre – le périmètre symbolique – à l'intérieur duquel l'histoire prendrait place. Le beau titre que Françoise Lucbert et Richard Shryock donnent au texte d'ouverture de cet ouvrage collectif, exprime cette idée de manière implicite : « "Le rêve est indistinct de la vie". Engagements esthétiques et sociaux de Gustave Kahn ». L'ouvrage, en cinq parties, se tient loin de l'hagiographie. Les dix-sept contributions qui le composent couvrent tous les aspects de la vie intellectuelle généreuse et tourmentée de Gustave Kahn : « Un écrivain engagé » (textes de Françoise Lucbert et Richard Shryock), « Aspects de la vie littéraire » (textes de Jean-Louis Meunier, Véronique Partensky, Sophie Lucet, Patrick Besnier), « De la musique à l'art social » (textes de Jean-Pierre Lamberty, Thierry Paquot, Noriko Yoshida, Catherine Méneux), « Nouvelles approches sur la critique » (textes de Cécile Barraud, Françoise Lucbert, Dominique Jarrassé, Pierre Brullé), et « Un intellectuel dans son temps » (textes de Philippe Oriol, Philippe Boukara, Catherine Fhima). L'ouvrage est un troisième terme qui déborde, prolonge et complète un colloque (22 et 23 novembre 2006) et une exposition d'œuvres et de pièces d'archives (octobre 2006 à janvier 2007) intitulés « Gustave Kahn (1859-1936), écrivain symboliste et critique d'art », au Musée d'art et d'histoire du judaïsme.

Gustave Kahn pratique tôt le vers libre qu'il est le premier à théoriser ; il écrit des contes, des romans, maîtrise le genre de l'essai et pratique intensément la critique littéraire et artistique. Il fonde ou dirige de petites revues d'avant-garde proches du symbolisme (*La Vogue*, *Le Symboliste*, *La Revue indépendante*, *La Société nouvelle...*) ; important contributeur de *La Revue blanche*, du *Mercure de France*, il signe aussi des articles dans *La Plume*, *L'Ermitage*, *L'Amour de l'art*, *L'Art et les artistes*, *Art et décoration*, et dans bien d'autres titres

¹ Gustave Kahn, *L'Esthétique de la rue*, préface de Thierry Paquot, Paris, Infolio, coll. « Archigraphy », [Bibliothèque Charpentier, 1901], 2008.

encore parmi lesquels des quotidiens comme *Le Siècle* ou *Gil Blas*. Au tournant du siècle, il s'efforce de comprendre l'art le plus actuel, le cubisme et même vers la fin de sa vie à l'art non-figuratif. Héritage de sa fulgurante jeunesse symboliste, il considère la critique comme une activité de création au sens plein du terme. Les mots de Gustave Kahn introduits dans le titre d'une communication, « La rubrique "La vie mentale" à *La Revue blanche* ou "les facettes multiples du grand fait de penser" » (C. Barraud), donnent ici encore un raccourci efficace de la conception que se fait Kahn de la critique : bien plus que la démonstration d'un savoir, elle requiert les mêmes qualités sensibles qui animent les poètes, les écrivains et les artistes. Durant la seconde moitié de sa vie (il est né en 1859 et mort en 1936), Gustave Kahn participe à la renaissance culturelle juive, celle des années 1920. Selon l'heure et le temps de sa longue carrière, il aura été l'homme de tous les débats et de tous les engagements : anarchisme, socialisme, libre pensée, féminisme, sionisme...

Exercice difficile, assurément, que de partager un tant soi peu les richesses symboliques avec les classes laborieuses à force de conférences dans des Universités populaires et de lectures publiques lors des « Samedis populaires de poésie ancienne et moderne » au théâtre de l'Odéon, au Théâtre Antoine ou au Théâtre Sarah Bernhardt : au cœur de cette passion pour la justice sociale, « l'art se voit alors chargé d'une large mission : moraliser la foule, guérir et éduquer le peuple, dénoncer les hypocrisies de la bourgeoisie conservatrice, et, en dernier lieu, unifier et pacifier la société² ». La conception que se fait Kahn de l'art social et les critères qu'il retient pour évaluer la qualité d'une œuvre d'art – « contenu émotionnel, travail formel original et universalisme » – préservent la spécificité des entreprises artistiques et l'autonomie de l'artiste : « Ce n'est donc pas l'art qui est populaire, mais le lieu de sa destination » car « l'artiste et la foule ne sauraient fusionner et l'art social a plutôt "un but de prédilection"³ ». Promoteur d'un art social engagé, Gustave Kahn tente « de conjuguer l'individualisme du créateur avec le sens de la responsabilité sociale du citoyen » ; anarchiste réformiste, pour ainsi dire, opposé à toute violence, armé de ses seuls moyens esthétiques, il compte sur : « "la force morale des résistants de la minorité" pour guider les pas chancelants de la foule vers le mieux être social⁴. »

En octobre 1940 (quatre ans à peine après la disparition de Gustave Kahn), sortant d'un bureau de recensement des Juifs, le peintre Chaïm Soutine, rieur, aurait montré à son amie, la sculptrice Chana Orloff, le tampon mal appliqué sur sa carte d'identité en disant « Regardez ! Ils m'ont abîmé mon

² C. Méneux, « L'idée d'un art social », p. 165.

³ Méneux, *loc.cit.*, p. 168.

⁴ Méneux, *loc.cit.*, p. 159 et F. Luchert, R. Shryock, « "Le rêve est indistinct de la vie". Engagements esthétiques et sociaux de Gustave Kahn », p. 33.

juif !⁵ ». Cette anecdote, peut-être apocryphe, mais glaçante par son aspect dérisoire et prémonitoire, pose avec un excès d'acuité la question de l'essentialisme, surtout lorsqu'elle s'adresse *nolens volens* à des personnalités juives dites assimilées. La quatrième et la cinquième partie de l'ouvrage permettent de cerner cette question au plus près chez un homme qui, aspirant à l'unité de son être avec la société de son temps, ne s'est pourtant pas déroché aux contradictions éprouvantes que cette même société et ce même temps lui ont imposées. D'abord, bien sûr, dans un contexte de montée générale de l'antisémitisme, l'Affaire Dreyfus qui, à contre-gré, le ramène à sa condition de juif. L'Affaire le rapproche des cercles de la libre-pensée⁶. Malgré le peu de sympathie que cela suppose envers tout ce qui relève du religieux, elle a aussi cette autre conséquence, symbolique certes, mais forte de ce que cela suppose de consentement au dévoilement : sa femme, Élisabeth Dayre se convertit par solidarité et, se prénommant désormais Rachel, épouse Gustave Kahn à la grande synagogue de la Victoire en 1898. L'événement sera largement commenté dans la presse. Apprenti franc-maçon en 1902, maître en 1904, Gustave Kahn est radié de sa loge maçonnique en 1921 pour défaut de paiement. Entretemps, en 1913, il est devenu président de la Société des amis du judaïsme, en 1915, il a adhéré à la Ligue franco-sioniste et en 1917 à la Ligue des amis du sionisme fondée par André Spire.

Le fait juif n'est que très rarement évoqué dans les écrits de jeunesse de Gustave Kahn. À partir de 1906, ses articles témoignent d'un intérêt croissant pour la culture et la vie associative juives. Mais en amont de l'Affaire Dreyfus qui a bien sûr précipité les choses, un substrat persistait : durant la haute époque de la poésie symboliste (en gros, les deux dernières décennies du XIX^e siècle), Gustave Kahn, qui a fait son service militaire en Afrique du Nord, pratiquait parfois un orientalisme hébraïsant ne correspondant à aucun engagement particulier de sa part – ce type de représentation imaginaire étant alors à la mode –, mais qui « lui permet de ne pas renier sa part juive⁷. » Troublé par les persécutions et les pogroms, par la pauvreté et la misère dans lesquelles sont plongées les masses juives d'Europe orientale, « le sémitisme de Kahn est ainsi rattrapé par son judaïsme⁸ », et sa plume, toujours inventive, devient militante au service du sionisme. En 1924, il est appelé à la direction éditoriale de *Menorah* (1922-1933), revue ouverte sur le monde de l'art et de la littérature, au nom de ses idées nouvelles, mais aussi pour son expérience de revuiste et son carnet d'adresses hors des milieux juifs. Là, il cherche à « ...rendre compte de la richesse culturelle dans laquelle baignent les Juifs de

⁵ Voir le dossier de police constitué sur Soutine par le commissaire Burle, publié en ligne par Francis Segond et Jean-Pierre Weil (<http://faustroll.net/soutine/frame.htm>).

⁶ Voir notamment, de Gustave Kahn, *Odes de la raison* suivies de *La Délivrance*, préface et notes de Richard Shryock, Paris, Éditions du Fourneau, « Collection noire », [1902], 1995.

⁷ C. Fhima, « De silence et d'or : un parcours singulier d'écrivain juif », p. 249.

⁸ Fhima, *loc.cit.*, p. 251.

France, projetant ainsi de témoigner de la culture en mouvement, tant sur les plans intellectuels qu'artistiques et culturels », cela sans « heurter de front l'assimilationnisme en vigueur⁹ ». Dans cette perspective, Kahn organise une exposition d'une quarantaine d'artistes dans les locaux de la revue *Menorah* en 1928 (parmi lesquels Pissarro, Modigliani, Liebermann, Altmann, Pascin, Wenbaum, Valensi, Bass...). Cela suffit-il à transformer Gustave Kahn en « critique d'art juif ? ». Ou reste-t-il, malgré « sa "conversion" au sionisme », un intellectuel « typiquement israélite » qui fonde son action sur un « ethnicisme » et un « pathétisme »... ? Il semble que Kahn soit demeuré lucide sur ce point, convenant « que l'ethnicité ne se traduit par aucun trait plastique¹⁰. » En revanche, « c'est le triomphe de la notion d'"artistes juifs" plus aisée à manier que celle d'art juif et qui, de plus, correspond à la définition biologique de la judéité adoptée par le sionisme¹¹. » Le sionisme qu'il défend ardemment reste un sionisme diasporique de compassion, un sionisme pour ceux qui souffrent et qui gagneraient tout à vivre dans un État qui serait le leur. En somme, chez Gustave Kahn, auteur d'une « trilogie » poétique juive - *Contes juifs, Images bibliques, Terre d'Israël* – l'existence précède l'essence : « Non pas qu'il ait renoncé à l'assimilation mais, contraint par les événements, à l'instar de tous les artisans de cette nouvelle judéité, il s'est soumis à un effort de refondation. D'une part en retraduisant le judaïsme religieux en termes de judéité à fondement ethnico-culturel avec l'établissement de circulations entre le nationalisme juif et la vocation universaliste de l'appartenance française, inlassablement revendiquée. Et d'autre part, en réintroduisant la judéité ainsi repensée, valorisée par sa qualité de source de la culture chrétienne française, au cœur du système assimilationniste comme une substance inséparable de la francité¹². »

L'ouvrage dirigé par Françoise Lucbert et Richard Shryock trace un portrait intellectuel complet de Gustave Kahn, qui toute sa vie tâchera de mettre en pratique une conception unifiée de l'art et de la vie. Si l'évolution de l'homme n'est exempte ni de discordances ni de contradictions – qui peuvent encore aujourd'hui être diversement appréciées – il sut « éviter le piège du texte engagé qui valorise le fond au détriment de la forme », et n'a jamais cessé de jeter des passerelles entre « les deux rives qu'il avait toujours recherchées : le rêve et la vie¹³. » L'ensemble constitue aussi une importante contribution

⁹ Fhima, *loc.cit.*, p. 256-257.

¹⁰ D. Jarrassé, « Gustave Kahn critique d'art juif ? », p. 202, p. 205, p. 208.

¹¹ Jarrassé, *loc.cit.*, p. 208.

¹² Fhima, *loc.cit.*, p. 261.

¹³ Lucbert et Shryock, *loc.cit.*, p. 51. Richard Shryock a également annoté et publié *Lettres à Gustave et Rachel Kahn (1886-1934)*, Saint-Genouph, Nizet, 1996. La critique d'art de Gustave Kahn est étudiée dans l'ouvrage de Françoise Lucbert *Entre le voir et le dire. La critique d'art des écrivains dans la presse symboliste de France 1882-1906*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

aux recherches sur les rapports entre identité et culture juives à partir d'un cas exemplaire de reformulation hyperculturelle d'un franco-judaïsme encore capable de trouver en lui la faculté de l'adaptation, voire de l'invention.